

Le désert : de l'écologie du divin au développement durable

Présentation de séminaire

BERNARD KALAORA, NADIR MAROUF

BERNARD KALAORA
Sociologue Anthropologue
Université Jules Verne
Département de Philosophie
et Sciences Humaines
Chemin du Thil
80082 Amiens, France
kala@noos.fr

NADIR MAROUF
Sociologue Anthropologue
Université Jules Verne
Département de Philosophie
et Sciences Humaines
Chemin du Thil
80082 Amiens, France

Cette approche peut paraître provocatrice ; elle vise à souligner le caractère à la fois paradoxal et multiple de la relation des hommes au désert. Celle-ci ne saurait être unique, elle n'est pas la même selon la géographie (il y a des déserts chauds et des déserts froids par exemple), le « génie des lieux », les hommes (selon qu'ils sont gens du désert, voyageur, touriste, nationaux ou étrangers), les cultures en présence. Mais ces singularités ne sauraient nous faire oublier l'existence de figures ou motifs idéaux-typiques caractérisant l'expérience du désert dont la signification, le statut et la place varient selon le contexte historique. Le désert comme lieu du divin et du sacré et du monothéisme est sans doute l'une des modalités les plus partagées de l'imaginaire collectif. Ce territoire hostile, ingrat, repoussant et vide est rempli de la présence de Dieu. L'absence de l'humain et l'indéfinition spatiale en font un territoire du vide mais plein de signes du divin.

Le désert, niche écologique du divin

En ce sens et de manière métaphorique, le désert est la niche écologique (l'expression en revient à Régis Debray) de Dieu, son habitat, le lieu conditionnant la révélation du monothéisme. Mystiques et fous érémitiques vont envers et contre toute raison habiter le désert pour être au plus près de Dieu, de cet écosystème divin et pour s'affronter aux forces du mal dont il est rempli (esprits, djinns...). Quant aux nomades qui en font leur territoire de vie, ils apparaissent comme des êtres primitifs et marginaux, entre humains et non humains, inspirant méfiance et sentiments négatifs. La longue lignée des voyageurs mystiques et religieux en Orient éprouve le désert selon cette double modalité d'attraction et de répulsion à la fois : lieu privé d'eau, de bornes, de frontières, de relief, l'on y risque de se faire dépouiller par les Bédouins, ceux-là même qui conduisent les caravanes ; mais il est une étape obligée et revendiquée pour celui qui veut s'ouvrir au divin. Aux antipodes de la civilisation, étendue de sable et de cailloux, la retraite dans ce milieu inhospitalier permet le retour sur soi et la recherche de l'absolu.

À l'aube du 19^e siècle, l'appel du désert prendra une signification différente ou du moins ne sera plus le fait de quelques illuminés mystiques et religieux en quête d'une expérience transcendante. Degré zéro du paysage, pays affreux et stérile opposé au jardin coranique qui « exalte l'ombre et les liqueurs tandis qu'il relègue les damnés dans la fournaise du désert », telle a été pendant longtemps la vision du désert. Ainsi l'islam né du désert (en cela il ne diffère pas du judaïsme) s'empresse

de quitter son berceau originaire pour s'établir sur les rives plus souriantes de l'Euphrate, du Tigre et du Guadalquivir à Bagdad, Damas et Grenade.

Le désert, entre idéalisation et désir de domination

Cette phobie à l'égard de son aspect visuel et physique fera place au sentiment paysager dont la figure la plus exemplaire est sans doute celle du peintre Fromentin qui, magnifiant et transfigurant le désert, se le représente comme un « tableau ardent et animé de soleil, d'étendue et de solitude... Et si l'on s'étonne encore de quelque chose, c'est de demeurer sensible à des effets aussi peu changeants et d'être aussi vivement remués par les spectacles en réalité les plus simples ». Le désert devient un motif pictural et esthétique.

Cette invention d'un paysage particulier, concomitante des grandes expéditions coloniales et de la banalisation des voyages lointains, est l'expression de la laïcisation du désert et annonce l'avènement du sujet moderne clivé entre l'idéalisation de la nature et le désir de domination ou domestication de cette dernière. Vont se faire face, voire se conjuguer, la célébration du paysage et la volonté de transformation d'un milieu perçu comme vide et donc propice à la projection d'un imaginaire prométhéen. Le désert devient le lieu où l'homme met à l'épreuve sa puissance d'invention et sa maîtrise technologique. Tel, dans le mythe sumérien, Gilgamesh qui, pour conquérir son humanité décide de vaincre la forêt en la défrichant, l'homme moderne en fait le lieu de déploiement de ses projets techniques et de ses utopies planificatrices. Des projets pharaoniques fleurissent régulièrement dans l'imaginaire des ingénieurs pour bonifier le désert par des ouvrages monumentaux (grands barrages, détournements de fleuve, canalisations etc...) et le rendre fertile. Au 19^e siècle, les ingénieurs Entantin et Urbain, tous deux saint-simoniens et adeptes d'une « gouvernance » industrielle de la société, illustrent le dilemme de l'homme moderne entre passion et intérêt. Lorsqu'ils participent à l'expédition d'Égypte, le but qui leur est assigné par l'empereur est le creusement du canal des deux mers (le canal de Suez). Dans l'esprit de l'expédition, le désert est une étendue vide qu'il faut « féconder », voire même « forcer », par le tracé d'une voie qui relierait « l'antique Égypte et la vieille Judée ». Les bords de la mer Rouge, rêvent les apôtres saint-simoniens, seront le théâtre d'un exploit industriel qui manifestera la puissance pratique de la

religion de Saint Simon : « Suez est le centre de notre vie de Travail, là nous ferons l'Acte que le monde attend, pour confesser que nous sommes MÂLES ». À noter l'accent machiste de l'expédition. Mais le contact avec le désert et son immensité va opérer une transformation spirituelle chez Enfantin qui consignera des méditations sur « Dieu, la Nature et l'Homme » et sur Urbain qui se convertira à l'Islam. Entre profession de foi matérialiste (le salut du monde par le progrès) et tentation spiritualiste, tel est le sort de l'individu moderne : d'un côté l'idéal de pureté, de l'autre l'utopie rationalisatrice et dominatrice de l'esprit des lumières.

Le désert et la biosphère du futur

L'émergence récente des problèmes environnementaux et la montée des incertitudes liées aux risques occasionnés par les activités humaines vont ébranler le mythe prométhéen de l'« exceptionnalité humaine » vis-à-vis des autres espèces. Certains même se demandent si nous devons encore croire au progrès tant ses conséquences se font de plus en plus sentir sur un environnement de plus en plus imprévisible ; nos œuvres nous échappent et la question n'est plus celle de notre maîtrise, mais plutôt celle de la gestion de notre non-maîtrise. Comment anticiper les effets pervers de l'agir humain, sinon en usant de précaution et de prudence à l'égard du milieu dans lequel nous évoluons ? La question de la protection de la planète Terre devient prioritaire et met au second plan la question sociale. La conférence de Stockholm sur l'« environnement humain » en juin 1972 devait consacrer l'internationalisation de cette préoccupation et introduire dans la sémantique environnementaliste un nouveau terme, celui de « biosphère ». Ce concept savant datant de 1926 et inventé par le Russe Vernadsky fut occulté tant il paraissait aller à l'encontre du dogme industriel. Il fait aujourd'hui autorité et est à la base de l'écologie scientifique. La conception globale, biogéographique et proprement planétaire de la biosphère a été ranimée par l'essor de l'écologie globale, contemporaine et associée à la nouvelle vision de la Terre vue de l'espace. Dans cette perspective, le désert se trouve requalifié dans son rôle et sa fonction écologiques au sein de l'écosystème terrestre et de la biosphère. D'inerte et de désolé, il devient un biome significatif dont la fonction est reconnue et préfigurateur des adaptations nécessaires qu'il nous faudrait envisager pour préserver et économiser des ressources rares. En effet, la vie y existe, mais là plus qu'ailleurs, elle se doit d'être économe dans l'énergie qu'elle dépense. Point de gaspillage, mais une adaptation du vivant au milieu extrême. La gerboise retient son urine pour lutter contre la sécheresse et garder l'humidité ; contre la rigueur du climat, les reptiles, rongeurs et insectes cherchent refuge dans la fraîcheur toute relative du sol au pied des touffes de végétation. Les sources de matières organiques sont utilisées parcimonieusement, débris végétaux ou animaux transportés par les vents sont consommés par des animaux détritivores : les crottes de chameaux sont utilisées par les bousiers. Des hommes vivent dans ce milieu, prélevant le fourrage pour les animaux et le bois pour la cuisson des aliments près des points d'eau, sachant que le fragile équilibre de cet

écosystème peut facilement se trouver modifié ; l'état de nomade est la condition qui rend possible la vie avec les ressources limitées qu'offre le désert. Le nomade cherche à apprivoiser le vide plutôt qu'à s'en rendre « maître et possesseur ». La vie dans le désert est une leçon de développement durable dans le sens d'une adaptation au milieu et d'une prise en compte des contraintes et des incertitudes afin de ne pas créer de processus irréversibles. Naissent des projets de développement plus respectueux des écosystèmes, mettant en œuvre l'ingénierie écologique et explorant des solutions alternatives aux systèmes irrigués intensifs à forts investissements et à forts risques écologiques et sociaux. Dans cette configuration nouvelle, les nomades apparaissent non pas comme un reliquat dépassé, mais au contraire comme des détenteurs de savoir-faire et de pratiques dont les experts doivent s'inspirer. Par ailleurs le nomadisme cesse d'être considéré comme un obstacle au développement (contrairement à la sédentarisation) et est revalorisé dans le contexte de la globalisation où la mobilité devient une valeur à la fois sociale et économique, signe d'adaptabilité et d'ouverture.

Le tourisme durable

L'analyse des différentes formes de tourisme et de voyage montre l'évolution en cours depuis l'émergence de la problématique environnementale. En effet à côté du tourisme ascétique, du tourisme « paysager », de la recherche de l'aventure extrême, on voit se développer un tourisme « écologique » qualifié de tourisme durable. L'intérêt pour l'écotourisme est né avec le début du « retour à la nature » dès les années 70 et n'a pas cessé de se développer depuis cette époque. L'écotourisme est défini par ceux qui le promeuvent comme « une forme durable de tourisme fondé sur les ressources naturelles qui focalise en priorité sur l'expérience et l'apprentissage de la nature, et qui est d'un point de vue éthique organisé de manière à ne créer que de faibles impacts, non consuméristes et localisés (contrôles, bénéfiques, objectifs). Il concerne habituellement des aires naturelles et devrait contribuer à la conservation et préservation de ces sites » (Fennel, 1999, 43). Sans ignorer les dimensions idéologiques de tels propos, il n'en reste pas moins que ces énoncés requalifient le territoire et ses usagers qu'il s'agisse des touristes ou des populations locales. Ces dernières se trouvent investies de nouvelles qualités ; elles sont notamment vues comme porteuses de connaissances du milieu, de la flore et de la faune et de pratiques adaptées de gestion des ressources naturelles, sur lesquelles nous devrions prendre exemple. Comme le dit avec brio Didier Urbain : « À l'expérience ascétique que promettent les uns, les autres préfèrent le créneau de l'observation. Les voyages à thème, rubrique nature, entrent dans cette catégorie. Sur les traces de Ch. Darwin, ils proposent les joies du voyage naturaliste... une panoplie de spectacles zoologiques *in situ*, en harmonie avec une vision du désert qui n'est plus espace d'épreuves, de souffrances et d'égarements, mais espace paradisiaque aux origines de la vie... Dans le cadre de ce tourisme contemplatif, guidé par des rêves naturalistes (périple scientifique ou safari-photo), il est probable que le désert est

vécu plutôt ainsi : comme image de l'œuvre de Dieu, dans sa pureté originelle, exploration d'un jardin d'Eden sans trace de pas (L'idiote du voyage, 1991, Plon). Le territoire du vide s'est métamorphosé en jardin terrestre des origines. Ce qui nous apparaît comme archaïsme n'est-il pas en réalité les prémisses d'une nouvelle modernité ?

Le désert, un regard croisé pour une réflexion et une expérimentation sur le développement durable

L'objet de la rencontre est de confronter et croiser visions et regards sur le désert dans une approche pluridisciplinaire. La thématique que nous aimerions privilégier est celle du statut et du rôle du désert dans la modernité en mettant l'accent à la fois sur les ruptures

et continuités. L'émergence des préoccupations environnementales peut être l'occasion d'examiner à la fois les processus de requalification du territoire et de reconnaissance identitaire de leurs habitants au travers la mise en œuvre de pratiques qualifiées de « durables ». L'examen de ces modalités nouvelles de rapport au désert ainsi que des processus en cours de légitimation de ces représentations et pratiques pourra se faire à partir d'études de cas concrets et de leur comparaison. L'examen de projets de développement alternatif dans différents secteurs (agriculture, tourisme, hydraulique, habitat et architecture, énergie) peut s'avérer riche et utile dans cette perspective d'analyse des pratiques et de leur évolution. Il en va de même pour l'étude des savoirs vernaculaires à propos de la faune, la flore, l'eau, dans un milieu extrême comme le désert, et pour leur intégration dans les pratiques d'expertise. Ce séminaire a eu lieu le 19 avril 2002, il donnera lieu à une publication.

Positions du collectif des ONG françaises Jo'burg 2002

En vue de la préparation du sommet de Johannesburg (26 août – 04 septembre)

COLLECTIF JO'BURG 2002

COLLECTIF JO'BURG 2002
C/O Association 4D
7, impasse Charles Petit,
75011 Paris, France
contact@collectifjo-
burg2002.org
www.collectifjo-
burg2002.org

Préambule

Depuis dix ans, les conférences internationales et déclarations des Nations Unies réaffirment timidement les principes du sommet de la Terre de Rio sur le développement durable dans ses dimensions sociales, économiques et environnementales. La prise de conscience quant à l'urgence d'une réorientation des activités humaines se propage. Mais le concept de développement durable suscite encore peu d'engagements concrets : difficultés à ratifier les Protocoles signés, peu de changements de politiques publiques et de mise en œuvre d'Agendas 21 locaux.

La réunion ministérielle de l'OMC (Organisation mondiale sur le commerce) à Doha a réaffirmé la prééminence du droit du commerce sur les droits humains, sociaux, culturels et environnementaux. Elle signe ainsi la poursuite d'un développement non soutenable au nom de la « croissance » qui est aujourd'hui celle de l'injustice et de l'exclusion – touchant particulièrement les femmes – la pauvreté, les inégalités et la pression sur les ressources naturelles s'accroissent.

Les ONG françaises réunies au sein du Collectif Jo'burg 2002 affirment que la poursuite d'un type de développement productiviste et consumériste, privilégiant la libéralisation sans limite du marché, ne fera que renforcer ces tendances négatives. Un autre déve-

loppement, d'autres choix de société sont possibles, fondés sur une base écologique solide et une solidarité active, qui respecte les droits des plus démunis et des générations futures, dans l'espace politique nécessaire à leur évolution. Le développement durable suppose la mise en œuvre de règles internationales justes, établies dans la réciprocité et sur la base d'une solidarité mondiale. Les réponses aux demandes des pays les plus pauvres de la planète et la satisfaction des besoins de leurs populations doivent cesser d'être remises à plus tard.

L'inversion des tendances est plus urgente que jamais. La paix et la justice, préalables à un développement durable, ne peuvent s'obtenir dans l'état actuel d'inégalités croissantes, qui génèrent entre autres la militarisation des sociétés et les réactions terroristes.

Face à l'échec de la conférence de Monterrey sur le financement du développement, la capacité des gouvernements à prendre des décisions significatives, au sommet mondial de l'alimentation à Rome, puis au sommet mondial sur le développement durable de Johannesburg sera à cet égard décisive. Malgré le manque de préparation évident de ces conférences par les États, nous demandons à ce qu'elles établissent le bilan des engagements pris à Rio en 1992, et programment des actions concrètes avec un calendrier précis et des objectifs chiffrés visant à assurer un niveau de vie décent et un environnement sain pour tous.